

Reçu le 30/09/2017

Publié le 25/08/2018

**L'argot Des Jeunes Des Cités Dans Le Roman
Boumkœur De Rachid Djaidani
The Slang of The Youth Of The Cities In The Novel
Boumkœur By Rachid Djaidani**

Chiraz HAKIM*¹, Dalida TEMIM¹

¹Université Badji Mokhtar, Algérie

Résumé

Les travaux en sociolinguistique se sont orientés, ces dernières années, vers les pratiques langagières des jeunes issus de l'immigration maghrébine. Ce parler des jeunes que des linguistes ont convenu de désigner « français contemporain des cités » est devenu un phénomène de mode grâce à sa diffusion dans les médias, la musique, le cinéma et la littérature. Nous tenterons dans cet article d'apporter une analyse des caractéristiques et des enjeux du français contemporain des cités dans le roman *Boomkœur* de Rachid Djaidani (1999), dans le but de montrer comment et pourquoi ces pratiques langagières relevées participent à la construction identitaire de ces derniers.

Mots-clés : sociolinguistique, parler jeune, français contemporain, pratiques langagières, identité

Abstract

For the last few years, a new language emerged in the French society, globalization also helped spread this new language through mass media, internet, movies, music's, and literature. This phenomenon aroused the interest of sociolinguistics. This language has been subject to a lot of studies, and many sociolinguistics have agreed to name it French contemporary language. In this article, I will try to analyze characteristics in Rachid Djaidani book *Boomkœur*.

Keywords: sociolinguistics, youth speech, contemporary French, language practices, identity

Introduction

En France, les années 80 ont été marquées par une importante crise économique qui a engendré des tensions sociales dont l'embrasement des quartiers populaires et des banlieues ont été les premières manifestations. Les jeunes des banlieues, portés par des sentiments d'exclusion, de marginalisation, d'échec scolaire, de crise identitaire et surtout de chômage se sont retrouvés

*Auteur correspondant: hakim.chiraz@yahoo.fr

au cœur de l'actualité médiatique : des heurts entre les forces de l'ordre et les jeunes ont rythmé le début de cette époque.

Le mot *jeune* désigne ici la génération de ceux dont les parents sont issus de l'immigration et qui, de manière générale, est chargé de connotations négatives, voire racistes. Dans l'espace médiatique français, il désigne souvent l'étranger : « l'appellation de ces individus par un seul caractère, ici l'âge, est conforme aux modes de fonctionnement de la stéréotypie. Ainsi la matrice « jeune », avec tout ce que cette appellation peut suggérer, produit par processus dérivationnel (de composition) des ethnotypisations « jeunes étrangers, jeunes beurs, jeunes Français d'origine étrangère », des sociotypisations « jeunes voyous, jeunes délinquants, jeunes sans emploi », etc. *Jeune* cesse d'être substantif, instrument de catégorisation pour devenir un adjectif, outil de caractérisation » (Guehria, 2007).

Ces tensions, que cristallisent l'ensemble de ces désignations négatives, ont poussé les jeunes des banlieues à s'opposer aux lois de la société dominante². Inspirés par la culture urbaine américaine, ils ont développé leurs propres codes vestimentaires ainsi que leur propre langue, mise en avant à travers divers moyens d'expressions artistiques telles que le rap, les graffitis et la littérature. Cette langue dite *Français Contemporain des Cités* (FCC) est composée selon Goudaillier (2001, p. 7) essentiellement d'une base de français sur laquelle viennent se greffer des mots argotiques, populaires et empruntés aux différentes langues d'origine que les locuteurs utilisent comme marqueurs identitaires afin d'exprimer leur position marginale par rapport au reste de la société. Cette variété de langue, qui se trouve aujourd'hui au cœur des débats sur l'identité et l'intégration, continue à évoluer et à se propager dans tous les domaines artistiques, spécialement dans le domaine littéraire où elle a connu un grand succès auprès des lecteurs.

L'objet de la présente étude

Le présent article s'attache à analyser les procédés formels et sémantiques mis en place pour la formation et l'enrichissement du FCC dans le roman *Boumkœur* de Rachid Djaidani (1999), à partir du postulat selon lequel le texte littéraire est un vecteur culturel permettant d'aborder – voire de comprendre – les faits de société. Mais sur le plan littéraire lui-même, l'indéfinition de cette œuvre, qui hésite entre documentaire et fiction à proprement parler, donne à voir une représentation de l'écriture et de l'écrivain. L'intérêt est de comprendre que, finalement, cette écriture qui se cherche et cette œuvre qui tente à tout moment de basculer dans les deux genres, reportage ou fiction, est une allégorie de la création littéraire, voire de l'identité littéraire, de la même manière, finalement, que l'immigré de la seconde génération qui, pris dans un « entre-deux », espace indéfini, tente de se faire une place et de se trouver une identité

Qui plus est, Rachid Djaidani, en écrivant son roman dans la langue des cités, se place dans la lignée des auteurs portant en eux deux cultures, ce qui les met dans une position de « déraciné-enraciné » comme le souligne Laronde (1995, p. 29). Ce dernier considère que le discours décentré « a pour support tout texte qui, par rapport à une langue commune et une

² Certains banlieusards créent de nouvelles catégories afin de se distinguer des « jeunes » décrits dans les médias (Guehria, 2015).

culture centripète, maintient des décalages idéologiques et linguistiques », ainsi « il est décentré par rapport au français et à la culture française ».

La méthode d'analyse

Afin de mieux cerner les mécanismes et les stratégies textuelles mises en œuvre pour exprimer ce décalage, Laronde (1995, p. 29) propose de recourir à la rhétorique car *elle constitue le support de la fonction et l'outil de l'exécution*. Ainsi l'écriture décentrée englobe deux dimensions : une dimension idéologique et une dimension linguistique. Cette dernière constitue le support de la première.

Cet article aborde la dimension linguistique en ceci que notre domaine de recherche s'inscrit dans le cadre de l'argotologie définie par Goudailler (2002) comme « l'étude des procédés linguistiques mis en œuvre pour faciliter l'expression des fonctions crypto-ludiques, conniventielles et identitaires, telles qu'elles peuvent s'exercer dans des groupes sociaux spécifiques qui ont leur propre parler ». Il précise que le domaine de l'argotologie est inclus dans un champ d'étude plus vaste qui est celui de la sociolinguistique urbaine. Or, dans le roman *Boomkœur* de Djaidani, bon nombre de mots relèvent de l'argot, à l'exemple de :

« *mon Daron, mon reup, mon père...* » (Djaidani : 10) ; « *Ce sont de vrais boss des bacs à sable, qui préfèrent kiffer sur un gun plutôt que baver sur une jolie fille qui leur sourit* » (Djaidani : 26) ; « *les mecs du quartier ont tué le temps en compagnie d'un big poste laser* » (Djaidani : 19).

Le plan de la présente étude

S'agissant de définir le rôle de l'argot dans la langue pratiquée par les jeunes des cités, un point sera d'abord fait sur la notion d' « argot », en remontant à l'étymologie pour éviter toute ambiguïté car le mot connaît des définitions différentes et peut être confondu avec les notions de « langue populaire » et de « jargon » (section 1). Dans un deuxième temps, l'analyse portant sur la parlure des jeunes telle que rapportée dans le roman *Boumkœur* de Rachid Djaidani, nous présentons ce roman, publié en 1999 à Paris, aux éditions du Seuil (section 2). Nous procédons ensuite à l'analyse sémantique et formelle d'un certain nombre de procédés linguistiques extraits de ce corpus (section 3).

1. Evolution de la notion d' « argot »

Selon le *Dictionnaire français* de Richelieu (1680), l'argot est « le langage des gueux et des coupeurs de bourse, qui s'expliquent d'une manière qui n'est intelligible qu'à ceux de leur cabale ». Le sens du mot *argot* est lié au verbe *argoter* c'est-à-dire « mendier » d'où le lien avec la langue des brigands qui codifiaient leur langage afin de ne pas se faire comprendre par les forces de l'ordre. L'argot est surtout associé à la langue parlée née dans la rue – c'est pour cette raison que les traces écrites en sont rares.

Au XV^e siècle, une partie de l'argot a été dévoilée à partir des balades de François Villon. L'œuvre de Villon comporte en appendice six ballades écrites dans un langage secret que les Archives du Procès des Coquillards tenu à Dijon en 1455 permettent d'identifier comme le jargon de la Coquille (Goudailler, p. 2002). A cette époque, le terme *argot* n'existait pas encore, on parlait de *jargo-* mot qui était utilisé pour désigner des formes linguistiques adoptées par des bandes de malfrats, dont la plus connue à travers l'histoire est la confrérie des

malandrins qui, après leur arrestation, ont délivré une partie de leur langage secret, le parler de « la Coquille », un groupe de malfaiteurs qui sévissait à Paris en 1455.

Au XVII^e siècle, le mot *argot* était lié à la communauté des truands et des malfaiteurs formés à Paris, l'expression de « royaume d'argot » est apparue pour désigner cette communauté de gueux et de mendiants qui simulaient toutes sortes d'infirmités pour susciter la pitié des passants. La parution de l'ouvrage *Le jargon ou langage de l'argot réformé*, écrit par Olivier Chéreau en 1628, va révéler le mode de vie et le langage de cette population.

A la fin du XIX^e siècle, la capitale française s'est métamorphosée, ainsi que les grandes villes de France. La reconstruction des villes, avec l'installation des usines, a favorisé l'immigration, ce qui a entraîné un brassage culturel dans Paris *intra-muros* et dans les grandes villes de France. Selon Goudailler (2001, p. 11), ce phénomène a entraîné le passage de tournures argotiques dans la langue populaire et par la suite dans la langue courante, leur permettant de changer de statut d'argot particulier à argot commun. Pour d'autres spécialistes, le mot *argot* viendrait de la ville d'Argos en Grèce car il contient beaucoup de mots grecs. Selon Duneton (2012, p. 1) c'est une langue très codée avec des termes qui n'ont rien à voir avec le français, souvent d'origine étrangère, parfois même d'origine grecque, c'est « Le langage particulier, normalement secret, dont faisaient usage les voleurs de grands chemins organisés en bandes redoutables et parfois spécialisées dans le crime ».

Geiger (1991, p. 5-9) considère que l'argot n'est pas une langue mais un lexique, généralement engendré au sein de groupes sociaux relativement homogènes. Elle définit l'argot comme « le parler des communautés restreintes utilisé à des fins cryptiques ». D'abord il y a l'argot traditionnel, qui correspond à l'argot dit « classique », celui des fortifications et surtout de la pègre qui dispose de thématiques particulières relatives au sexe, à l'argent, aux jeux et aux malfaiteurs. Ensuite vient la notion de « jargon » qui désigne les argots de métier : c'est-à-dire un langage technique élaboré pour la transparence professionnelle entre initiés ; le jargon possède ainsi une fonction cryptique qui le rapproche de l'argot. C'est pour cette raison qu'elle préfère utiliser la notion d' « argot » au pluriel : il existe divers argots qui évoluent dans des milieux différents.

Ce même auteur (*ibid.*) estime que, depuis le début de ce siècle, se développe un argot commun caractérisé par son indépendance par rapport à toute appartenance sociale. Enregistré par les dictionnaires d'usage, il « est représentatif de l'osmose qui a toujours existé entre argots et langue commune. Il contribue à enrichir cette dernière et, lui aussi, relève de la dynamique néologique de la langue ». Pour Geiger, « les parlers branchés » des jeunes sont la relève incontestable de l'argot traditionnel car ils présentent les mêmes caractéristiques de l'argot cryptique et ludique, notamment dans le recours au procédé de verlan.

Sourdot (1991, p. 13-27), de même, observe qu'il existe un flottement notionnel, à propos du jargon et de l'argot, lié à leurs polysémies. Ainsi il juge également préférable d'employer la notion d' « argot » au pluriel comme le propose Geiger, car le mot est employé pour désigner différentes formes d'argot spécifiques à des milieux différents : argot de la police, argot des malfrats, argot des sportifs ...: « ce pluriel de circonspection marque certes la prudence et le recul du chercheur, mais il constitue aussi une avancée dans l'approche et le classement des faits argotiques en s'écartant de la présentation monolithique qu'on en faisait ». Le même (*ibid.*) précise que la difficulté de définir cette notion résulte du fait que les chercheurs ont séparé la

production linguistique du groupe social et de l'environnement dans lequel elle a pris naissance et évolue. Il suggère qu'un travail de recherche sur l'argot doit être complété par une enquête qui mettra en lumière les représentations que les locuteurs se font de leur langue. C'est ainsi qu'il propose qu'« un argot ou un jargon, avant d'être un ensemble de mots, un lexique, un recueil figé d'expressions, est une activité sociale de communication à l'intérieur d'un groupe plus ou moins soudé, plus ou moins important ».

Par conséquent, l'une des fonctions centrales de l'argot est sans doute la fonction cryptique, mais elle n'est pas la seule à permettre son développement et son maintien, dans la mesure où la connivence, la reconnaissance et le renforcement du sentiment d'appartenance au même groupe social sont tout aussi importants. Sourdot (*op. cit.*) précise ainsi « qu'à partir du moment où il a la volonté d'opacifier le message, de dérégler la mise en mots habituelle, dans le but de réserver l'information aux seuls membres du groupe, il y a une activité argotique ». D'autres dimensions marquent l'activité linguistique argotique, ainsi la composante identitaire fonctionne comme signe d'adhésion et de reconnaissance dans un groupe, de même la composante ludique joue un rôle de développement et de maintien de l'argot.

Sourdot propose alors, comme Geiger, un découpage tripartite en argot, jargon et jargot. La notion de « jargot » est utilisée afin de rendre compte d'une réalité qui dépasse les deux notions préexistantes d'« argot » et de « jargon ». En effet, l'argot ne porte plus les traces de sa fonction cryptique centrale et essentielle dans le parler de tous les jours qui se caractérise plutôt par une prédominance de la fonction ludique, ainsi le « jargot relève, lui, du futile, manifestation d'une liberté de ton sans souci d'efficacité particulière » (Sourdot, 1991, p. 13-27).

Pour Goudaillier (*op. cit.*), toutes les langues possèdent une dimension argotique du moment que chaque société dispose d'interdits, de tabous ainsi que de conventions religieuses, politiques ou morales qui poussent les locuteurs à adopter des pratiques langagières de contournement. Ces pratiques sociales et langagières constituent les foyers les plus actifs pour l'émergence de formes argotiques qui permettent la mise en place de stratégies de contournement, de cryptage et de masquage.

Selon ce même auteur, cependant, ce n'est pas là ce qui caractérise fondamentalement le FCC, car, si ce dernier possède des formes lexicales puisées dans le vieil argot, dans le vieux français et ses variétés régionales, et surtout dans les multiples langues des communautés immigrées, il s'agit d'un processus de destruction de la langue française par ses locuteurs, qui intègrent des mots de leur culture d'origine afin de marquer leur identité et ainsi se démarquer du français standard-lequel représente la marque d'une catégorie sociale privilégiée. Ainsi, ces jeunes ont développé leur propre langue à des fins identitaires en rejetant les normes de la société dominante :

C'est un moyen pour ceux qui utilisent de telles formes linguistiques de s'approprier ainsi la langue française circulante, qui devient leur langue, celle qu'ils ont transformée, malaxée, façonnée à leur image, digérée pour mieux la posséder, avant même de la dégorger, de l'utiliser après y avoir introduit leurs marques identitaires (Goudaillier, 2001, p. 9).

Cette fracture linguistique est le résultat d'une fracture sociale : les banlieues composées de différentes cités sont en effet devenues des ghettos dans lesquels les habitants sont cantonnés, donc exclus géographiquement et économiquement du reste de la société. Le taux de chômage

très élevé observé chez les jeunes qui en sont issus est dû principalement à l'échec scolaire, c'est ainsi qu'ils nourrissent un sentiment de haine et de révolte envers cette société qui les rejette :

De nombreuses personnes se sentent de ce fait déphasées par rapport à l'univers de la langue circulante, d'autant que l'accès au monde du travail, qui utilise cette autre variété langagière, leur est barré. Le sentiment de déphasage, d'exclusion, est d'autant plus fort qu'une part importante de ces personnes subissent de véritables situations d'échec scolaire (Goudaillier, 2009).

Les pratiques linguistiques observées sont des pratiques argotiques contemporaines découlant des argots de métiers ayant cédé leur place aux argots sociologiques. Goudaillier (*op. cit.*) explique que ces argots se différencient par les fonctions qu'ils exercent : si, au départ, leur fonction essentielle est cryptique ou crypto-ludique, celui des cités quant à lui est dominé par la fonction identitaire car cette variété de langue constitue le lien entre les membres du groupe – ceux qui ne la maîtrisent pas en sont automatiquement exclus : les fonctions cryptiques et ludiques occupent une position secondaire.

2. Présentation du roman *boumkoeur* de Rachid Djaidani

Avec son roman *Boumkæur*, Rachid Djaidani invite le lecteur à entrer dans le monde des cités *intra-muros*. Même si le roman n'est pas une autobiographie, il reflète des aspects de la vie de l'auteur, selon ses dires. Le titre du roman *Boumkæur* est d'emblée provocateur, car il constitue une déformation graphique associant *bunker*, *cœur* et *boum* : l'intérieur des cités ressemble à un bunker dans lequel les jeunes s'enferment pour se préserver contre une société qui les rejette, et au sein duquel ils ont leur propre code pour exprimer leur opposition aux normes – voire le désir de leur explosion. Le bunker, dans le roman, c'est aussi la cave d'un immeuble où se sont calfeutrés les deux protagonistes pour se protéger de la police – cet espace emblématique de la banlieue symbolisant à la fois la sécurité et l'isolement, la solitude.

L'histoire commence quand Yazad *alias* Yaz décide de se lier d'amitié avec Grézi, dans le dessein d'écrire une chronique sur la cité. C'est ainsi que Yaz se retrouve au cœur d'une mésaventure digne d'une légende urbaine, car Grézi a décidé de manipuler son ami en lui faisant croire qu'il a tué un homme et qu'il était obligé de passer quelques jours enfermé avec lui dans une cave. En réalité, tout a été orchestré pour faire croire à la famille de Yaz que leur enfant a été kidnappé afin de leur demander une rançon. Finalement, la police dévoile l'affaire, Grézi est emprisonné et Yaz retrouve sa vie monotone.

3. Analyse des procédés sémantiques et formels

L'analyse s'inspire des outils mis en place par Sudres (2001), qui s'est elle-même appuyée sur les travaux de Lambert (2000) pour décrire la partie lexicale de la sélection des variétés urbaines rencontrées dans les romans qu'elle a sélectionnés (Paul Smail : *Vivre me tue* et Azouz Begag : *Le Gône du chaâba*). Pour ce faire, elle a comparé les unités relevées dans les romans avec les dictionnaires de l'argot :

L'utilisation des dictionnaires étaient un moyen d'évaluer les traits linguistiques retenus aux normes légitimes. Leur présence dans les dictionnaires permettait d'évaluer leur degré d'intégration à la langue légitime et de les décrire selon les catégories utilisées par les auteurs. Le but était aussi de faire apparaître les termes qui ne figuraient dans aucun

dictionnaire, susceptibles d'être des créations ou des emprunts récents ou encore des néologismes

Les deux dictionnaires choisis sont ceux qui correspondent au plus près à l'année d'édition du roman sélectionné, puisqu'il s'agit de connaître le degré d'intégration des mots retenus dans la langue de l'époque. Leur utilisation par les auteurs va permettre de tester l'hypothèse que les jeunes puisent dans le vieil argot pour enrichir leur lexique et que certains mots ont subi des glissements sémantiques révélateurs du changement linguistique et de la dynamique des langues. Le roman analysé étant paru en 1999, les dictionnaires consultés sont *Comment tu tchatches ! Dictionnaire du français contemporain des cités* édité en 2001 par Jean-Pierre Goudaillier (DC) et le *Dictionnaire de L'Argot et du français populaire* édité par Jean-Paul Colin et al. en 1999 pour sa deuxième édition, réédité en 2008 et en 2010 (DA)

- « *C'est mortel comme il caille* »

Dans cette phrase Djaidani emploie deux expressions qui font référence au FCC : l'amplification et l'emprunt à l'ancien argot : « *c'est mortel* » exprime le degré d'intensité très fort ressenti par le personnage-narrateur Yaz qui amplifie l'impression de froid par une hyperbole, c'est-à-dire la figure de style consistant à exagérer l'expression d'une idée ou d'une réalité, le plus souvent négative ou désagréable, afin de la mettre en relief. De même, dans « *je m'inscris direct au gymnasium... paraît y a de la femme, grave mortel* » (Djaidani : 29), l'adjectif *grave* employé comme adverbe enchérit sur *mortel* pour en rajouter sur la présence des plus belles femmes dans le gymnase. Et dans « *J'ai souvent porté des chaussettes trouées, mais là c'est mortel* » (Djaidani : 82), Yaz associe l'hyperbole à l'autodérision, livrant par ce clin d'œil la situation misérable dans laquelle il vit.

La deuxième expression « *il caille* » vient du verbe *cailler*, ou *se cailler* qui tire son origine de l'argot traditionnel. Dans le DA le verbe *se cailler* (les miches, les meules), veut dire « avoir froid », ce mot est absent du DC, sans doute à cause de sa diffusion dans la langue courante. Cette expression est passée du français standard à l'argot traditionnel puis reprise dans le FCC ; elle désigne une coagulation sous l'effet d'un refroidissement ou d'une fermentation, puis par métonymie en vient à exprimer la cause : l'intensité du « froid qui caille » presque le sang à l'intérieur des veines, et enfin, par un ultime glissement sémantique, elle est devenue synonyme de *faire froid* : « *Vite au chaud, ça caille dans cette cité* » (Djaidani : 40) et *avoir froid* : « *trop, c'est grave. Je caille* » (Djaidani : 29).

- « *mon Daron* »

Djaidani ne traduit pas les mots qui relèvent du FCC par des notes en bas de page mais préfère les expliquer par d'autres synonymes dans la phrase elle-même. Pour *Daron* il donne d'abord la version en verlan *reup* puis celle du français courant *père*, ce que l'on peut expliquer par le fait que l'auteur s'adresse prioritairement aux lecteurs de son groupe social :

« *Mon Daron, mon reup, mon père, a vite fait de criser : cinq ans de chômedu au palmarès* » (Djaidani : 10). Tout au long de son récit, Yaz désigne son père par *Daron* comme le font tous les autres jeunes de sa génération. Dans le DA, le terme a pour premiers sens : « maître ou patron ; tenancier de cabaret ou de maison close » et deuxième sens « père ». L'étymologie du mot le donne comme probablement issu du croisement de *baron* avec *dam*, « seigneur » en ancien français – le roi et la reine de France ont été désignés sous ces termes vers 1791-1792.

Dans toutes les scènes du roman l'image du père, le « Daron » en l'occurrence, est celle d'une personne brute incapable de donner de l'affection à son entourage, un homme désespéré qui n'arrive pas à communiquer avec sa famille : « *Mon Daron, lui, est assez dictateur de ses propres joies ou de ses sales peines* » (Djaidani : 79). Ce père qui a durement travaillé pendant des années se retrouve au chômage, d'où son addiction à l'alcool et à la violence, au grand désespoir de sa famille qui a été témoin et victime de ses états d'âme. Les enfants se sont tellement habitués à la brutalité de leur père qu'ils éprouvent même de l'affection et de l'admiration pour lui : « *pour Sonia ç'a été direct l'hôpital, pour moi un zébrage sur tout le corps avec la ceinture pur cuir de mon Daron. Mais l'année dernière j'étais un peu difficile seule la ceinture me rendait l'intelligence, merci Papa* » (Djaidani : 53).

- « *Aziz leur tchathe* »

La tchathe est définie dans le **DA** comme des paroles faciles. Le substantif *tchathe* a été introduit en argot français par le biais de l'argot algérois (**DA**). Il est actuellement réactivé, plus particulièrement sous sa forme verbale *tchatcher* qui signifie « parler, baratiner » mais surtout « parler beaucoup pour ne rien dire, voire même mentir », sens illustré par cet extrait où Yaz décrit la langue des cités : « *Ses oreilles naïves mitraillaient son enregistreur cérébral de la tchathe baratine que les gars du quartier composaient pour le déstabiliser* » (Djaidani : 85).

Pour Yaz, *tchatcher* signifie « parler la langue des cités » : « *Pourtant je m'efforce de ne plus tchatcher verlan, mais quand je suis énervé il réinvestit ma langue.* » (Djaidani : 58). Dans le **DA**, *tchatcher* désigne l'action de parler de façon volubile pour briller ou convaincre, ce qu'illustre l'emploi que fait Grézi (l'ami de Yaz) du FCC pour convaincre son ami : « *puis il desserre l'étau de sa tchathe et commence à se parler à haute voix* » (Djaidani : 42). Selon le **DC**, *tchatcher* est un mot argotique qui tire son origine de *chacharear* qui signifie « bavarder » ou « papoter » en espagnol, passé en argot français par l'intermédiaire de l'argot algérois. Parlant de son ami Grézi, Yaz dit : « *Toute sa tchathe n'a dans mes oreilles aucun sens, il y a du gitan, de l'arabe, du verlan et un peu de français* » (Djaidani : 45), « *la génération de Grézi a inventé un dialecte si complexe qu'il m'est pratiquement impossible de le comprendre* » (Djaidani : 45).

L'usage du verlan

Le verlan est un autre procédé mis en place par les jeunes des cités pour renouveler leur répertoire ; il existe depuis longtemps et constitue aujourd'hui encore le moyen le plus efficace de coder son expression et rendre son message incompréhensible : « *il me questionne alors je mets en fonction mon décodeur de verlan* » (Djaidani : 20). Non seulement il permet aux exclus d'exclure ceux qui les excluent (Bourdieu, 1983) mais surtout il relève d'un processus de construction identitaire (Goudaillier, *op. cit.*), son usage en effet correspond à une volonté de se démarquer et de transgresser la norme.

Au sein même de la cité, ceux qui maîtrisent le mieux le verlan forment une élite. Ainsi Yaz explique que son « *verlan comparé à celui des mecs comme Grézi, c'est niveau CP. Leur verlan à eux c'est niveau bac+10 dans l'université de l'école de la rue* » (Djaidani : 58). Le narrateur prend même soin de traduire les phrases pour les lecteurs : « *- les policiers ont interpellé mon père pour le ramener au poste, pour une garde à vue. On m'a dénoncé, ça devient dangereux, la police va me mettre la main dessus. Phrase non décodée : les keufs, ils ont pécho mon reupe*

pour le menra au stepo, en garde à uv. On m'a lanceba, c'est trop auch, les steurs vont m'serrer. » (Djaidani : 69). Grézi est même conscient que son langage dépasse les compétences des non-initiés ; quand il lui écrit depuis la prison, il précise à Yaz : « *c'est mon pote de cellule qui écrit ce que je lui dicte avec le moins de verlan possible pour que tu puisses comprendre le sens profond de toutes mes phrases* » (Djaidani : 126).

Les mots argotiques n'échappent pas à la vernalisation : *flic* devient *keuf*, l'origine de *flic* n'étant pas assurée ; selon une hypothèse étymologique, il a été lui-même emprunté à l'allemand *flick* de *fliège*, « mouche » au sens de « policier ou gendarme ». Dans le **DC**, Goudaillier retrace le processus de verlanisation ainsi : [flik] > [flikØ] > [kØfli] > [koef]. Le corpus comporte bon nombre d'occurrences de ce vocable, qui n'est cependant pas le seul à désigner les policiers :

« *Pour lui, la transpiration paye le travail des objets, tout cela aux keufs je l'expliquais* » (Djaidani : 14), « *Pour la tête, excuse-moi, j'ai cru que t'étais un keuf* » (Djaidani : 41), « *j'ai cru que t'étais un keuf, un condé, un schmit* » (Djaidani : 41), « *après j'irai me rendre aux keufs de la police nationale* » (Djaidani : 51), « *Il ne va tout de même pas aller chez les keufs dans mon habit vert* » (Djaidani : 64), « *son père n'avait jamais été interpellé par les keufs de la police nationale* » (Djaidani : 119), « *l'histoire que mon père s'était fait serré par les keufs, c'était bidon* » (Djaidani : 148).

Le mot *meuf*, verlan de *femme*, est issu du procédé de verlanisation suivant : [fam] > [famØ] > [mØfa] > [moef].

« *Aziz, lui, c'est tout le contraire, il part vivre chez des meufs* » (Djaidani : 12), « *cela t'apporte la cote avec les meufs [...]* », « *il est logique de bander sur pétard avant de chercher à te faire des bombes de meufs* » (Djaidani : 26), « *Sa meuf, la conne, chialait me suppliant de ne pas tirer* » (Djaidani : 48), « *Je n'étais plus le chef de ma chair, sa meuf et lui paniquaient, pleuraient en face de moi* » (Djaidani : 49),

« *Grézi est un mec étrange, par instants il se comporte comme si j'étais sa meuf* » (Djaidani : 70), « *la seule chose qu'il me faudrait pour bien digérer ma douche ce serait une femme, une vraie, pas une meuf comme il y en a plein la cité* » (Djaidani : 149).

Cette esquisse de l'analyse du lexique non standard dans le roman *Boumkoeur* de Rachid Djaidani montre que le FCC exploite le fonds ancien (*daron*, *flic*) aussi bien que des procédés connus de longue date (le verlan), comme il est capable d'innover syntaxiquement et sémantiquement (par exemple en convertissant l'adjectif *grave* en un adverbe d'intensité) – autant de stratégies afin de se démarquer du reste de la société.

Les jeunes de banlieue se sont fait remarquer dans des domaines artistiques variés ; le rap a été le plus largement diffusé grâce à ses thématiques urbaines qui mêlent le son et la parole, mais il ne constitue pas la seule forme artistique plébiscitée par ces jeunes, d'autres ont été mises en valeur comme les graphs et les tags ou encore l'expression littéraire.

Conclusion

Le roman de Djaidani *Boumkoeur* s'inscrit dans la littérature urbaine, champ d'écriture lié à la ville. Cette littérature n'est plus seulement beur, c'est-à-dire d'origine maghrébine, elle est plurielle (culturellement), elle s'inspire du 'street art' à travers son imprégnation par la culture virile hip hop, son style est caractérisé par un ton dur, des paroles rythmées comme de la poésie libre influencée par des textes de rap (le roman de Rachid Djaidani est préfacé par le célèbre groupe de rap NTM), et un langage qui jongle avec plusieurs registres de langue.

Cette littérature a connu un grand succès en utilisant le parler des cités et en transgressant les normes de la langue française. C'est ainsi qu'elle s'est rapprochée des lecteurs en leur offrant une image réelle de la société d'aujourd'hui en France. Une question se pose alors : le FCC constitue-t-il le nouveau poumon de la langue française ? Ou bien constitue-t-il une menace comme le supposent les puristes ?

Bibliographie

GAATONE Da, 2008, « Le prédicat : pour quoi faire ? » [en ligne], *Lidil*, n° 37, « Syntaxe et sémantique des prédicats », p. 45-60. Disponible sur <<http://lidil.revues.org/index2688.html>> [consulté le 07/09/2009].

BOURDIEU P, 1983, « Vous avez dit populaire », *Actes de la recherche en sciences sociales* 46, p. 98-105.

COLIN J-P et al., 1999, *Le Dictionnaire de l'argot et du français populaire*, Paris, Larousse.

DJAIDANI R, 1999, *Boumkoeur*, Paris, Le Seuil.

DUNETON C, 2012, *Petit dictionnaire du français familier*, Paris, Points.

FRANÇOIS-GEIGER D, 1975, La littérature en argot et l'argot dans la littérature. *Communication et langage* 27, p. 5-27.

FRANÇOIS-GEIGER D, 1991, Panorama des argots contemporains. *Langue française* 90, p. 5-9.

GOUDAILLIER J-P, 2001, *Dictionnaire du français contemporain des cités*, Paris, Maisonneuve et Larose.

GOUDAILLER J, 2002, De l'argot traditionnel au français contemporain des cités. *La linguistique* 38 /1, p. 5-24.

GOUDAILLER J, 2009, Pratiques langagières et linguistiques révélatrices des pratiques sociales de jeunes résidant en Z.U.S. *Adolescence* 70 /4, p. 849-857. Disponible sur doi:10.3917/ado.070.0849.

GUEHRIA W, 2007, La jeunesse n'est pas qu'un mot, *Insaniyat*, n°37. Disponible sur URL : <http://journals.openedition.org/insaniyat/4184> ; DOI : 10.4000/insaniyat.4184 Consulté le 30/05/2018.

GUEHRIA W, 2015, « Bon jeune ou mauvais youth. Une sous catégorisation pour échapper à la stigmatisation », in Carpenter J et Horvath Ch (dirs.) *Regards croisés sur la banlieue*. Oxford, Peter Lang, p. 163-179.

MICHEL L, 1995, Stratégies rhétoriques du discours décentré. *Littératures des Immigrations*, Paris, L'Harmattan, p. 29-39.

SOURDOT M, 1991, Argot, jargon, jargon. *Langue française* 90, p. 13-27.

SUDRES Céline, 2001, « Mise en texte, fonctions et enjeux des variations linguistiques et littéraires dans les autobiographies : Le Gone du Chaâba de A. Begag et Vivre me tue de P. Smail », Mémoire de DEA soutenu sous la direction de Billiez Jacqueline, Grenoble, Université Stendhal.